

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 28

Artikel: Qu'est-ce qu'un bellettrien ?
Autor: Ceresole, Alfred
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189869>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

QU'EST-CE QU'UN BELLETTRIEN ?

Sous ce titre, — et après quelques coupures, vu le peu d'espace dont nous disposons, — nous donnons la fin des appréciations diverses sur les bellettriers, tirées d'un travail humoristique de M. Alfred Ceresole dont nous avons parlé samedi.

Un aubergiste bernois (qui s'est arrondi la bourse et le reste en vendant des chopes) : Bellettriers !... Bons diables ! Bonne race ! Tuchur choyeux ! S'aiment bien ! Mangent bien ! Boivent bien ! Chantent bien ! Cholie famille ! Gomme il faut !... Mais voilà... pourraient pourtant payer les notes un peu plus vite.

Un poète : Un Bellettrien !... C'est une alouette !

L'avis de Jean-Louis : Cré nom ! J'ai déjà bien vu des crânes gaillards dans le monde, mais, de ma vie, pour des joyeux lurons, des compagnons d'attaque qui savent dire des jolies raisons, s'accorder jour et nuit, chanter nos bonnes patriotiques, faire plus tard des ministres d'escient, des avocats de sorte, des médecins de savoir et des citoyens qui vaillent, en vérité, il n'y en a point à ces Bellettriers ! Ma parole ! quand on les a entendus une fois et qu'on a pris un verre dans leur compagnie, chacun peut se dire : « Respect pour eux ! » — C'est ce que je me suis dit l'autre soir, en revenant de la foire de Lausanne, où j'avais été vendre une vache... pour soixante pièces. Dans la soirée, comme il faisait une roille à fatiguer les grenouilles, mêlée de tonnerres et d'éclairs, je m'en fus m'achoter pour la nuit à l'Hôtel de France. Nos deux députés au Grand Conseil s'y trouvaient justement. Par grand extra, ils avaient tenu une séance qui avait duré toute l'après-midi. Vers les dix heures, avant de se réduire pour la toute, on s'est dit entre les trois : « Puisque c'est la foire et qu'il n'est rien tard, il nous faut partager un demi-pot de bon vieux ! » — D'accord ! Ça y est ! — Pour être plus tranquille, on monte à la salle à manger du premier. On ouvre la porte. Non de sort ! C'était tout plein de monde, de casquettes de couleurs, de messieurs, de jeunes gens, de livres, de papiers, de verres, etc., et, sur tout ce commerce, une fumée, mais une fumée... à couper au couteau. De suite on a voulu se retirer. « Partons d'ici, dit un des conseillers, on se trompe. » — « C'est sans doute une réunion ! » dit notre syndic. — « En tout cas, pas de laiterie, que j'y fais. » — On n'avait pas dit ça, que cinq ou six de ces jeu-

nes messieurs viennent vers nous pour nous dire de rester et de nous asseoir. C'étaient de gentils gaillards de dix-huit à vingt-cinq ans, bien habillés, enrubannés. On les a priés d'excuse. On leur a dit qu'on ne voulait pas les déranger. Rien n'y a fait. Il a fallu rester et se cambillonner près d'une table, où l'on s'est vu plus serré, ma fiste, que dans les wagons d'Echallens. Il a fallu ensuite accepter un bout, prendre un verre, attraper une morse, puis même ment qu'ils nous ont payé ensuite de l'eau-de-cerise et, vers la fin finale, de la soupe à l'oignon, qui nous a fait un bien, mais un bien... que je ne pourrais pas dire. — Eh bien ! je serais bien embarrassé de dire tout ce que j'ai entendu ce soir-là. C'étaient des discours, des poésies, des chansons, du français, de l'allemand, du latin, — à ce qu'on a dit, — et aussi du patois, que ça m'a fait un grand plaisir. Tout ça était mêlé de temps à autre de bonnes recaffées et de claquements de mains par ensemble que ça partait comme un feu de batterie. Sans la fumée et quelques petites bramées pour ceux qui faisaient du bruit (« *Avocats !* » ou « *A vos plats !...* » *Silentium !*), on se serait cru dans une grande et belle abbaye de notaires. De quard d'heure en quart d'heure, on voyait passer une grande corne pleine de vin. Le syndic a voulu y boire pour qu'il soit dit, mais il paraît qu'il s'y est mal pris, car il lui est arrivé malheur : il s'est flanqué une jiclée par la mine qu'il en avait plein les yeux et son devant de gilet. Il en a eu l'air embêté ; ça se comprend. Au bout d'un moment, ils m'ont demandé d'en chanter une, parce que les deux conseillers n'avaient, disaient-ils, rien sur la langue, ni dans la mémoire. Je me suis alors emmodé. Je leur en ai décroché une en patois, qui commence ainsi :

Bounna né la compagnie,
 Vu vo dere on petit mot ;
 N'est pas dein l'académie
 Que vo poeide apprenndrè tot, etc.

Cette chanson, paraît-il, leur a fait rudement plaisir, car, quand j'ai eu fini, les tables, le plancher et le plafond se sont mis à trembler, mais d'une telle manière que j'ai cru que toute la maison venait en bas. « Jean-Louis ! — que m'a dit après le président, en venant vers moi, en me tendant son verre et en me prenant le bras, — à présent ! nous allons faire « *Schmollitz !* » — Comment dites-vous ? que je lui fais. — Il m'a alors expliqué la cérémonie et la manœuvre en trois temps et deux mouvements : Je me suis levé, on a vidé son verre

ensemble, on s'est ensuite tendu la main comme des frères ; puis on s'est dit *tu* jusqu'à la dernière minute... Oh ! les gentils gaillards ! pour une jolie jeunesse, c'est une jolie jeunesse ! Si jamais mon petit Vincent peut venir étudier par Lausanne, il faut qu'il soit de la Belles-Lettres. C'est décidé !... Quand je me suis mis de pointe pour partir et que j'ai eu la main sur le péclet de la porte, ne se sont-ils pas mis tous à crier : « Vive le canton de Vaud ! Honneur à Jean-Louis ! » Là-dessus, je leur ai dit : « Honneur à vous, Messieurs ! Vive toute la compagnie ! Respect à la Société ! Bonne nuit et conservation ! »

L'avis d'un honoraire : La Société de Belles-Lettres, qui, comme le dit son règlement, « a pour but de développer chez ses membres le goût des études littéraires et l'esprit romand », ainsi que de « réunir les étudiants qui la composent dans une amitié franche et fraternelle », est une des associations les plus heureuses et les plus bienfaisantes que je connaisse. Elle m'apparaît comme un cher et doux nid, où éclosent annuellement, sans effort, les plus douces amitiés et les plus beaux souvenirs. Je lui dois, pour ma part, à Neuchâtel, à Genève, à Lausanne, des heures et des émotions que je n'oublierai jamais.

Aussi, Mesdames et Messieurs, m'inspirant d'une pensée de Marc Monnier, dirai-je pour finir gaiement, en voyant cette belle assemblée et en songeant à celles qui en rehaussent le charme poétique : Amis ! je bois aux *belles* ! je bois aux *lettres* ! Vive *Belles-Lettres* !

ALFRED CERESOLE.

Question de nez.

Une de nos abonnées nous écrit :

Monsieur le Conteur,

L'*Estafette* et la *Feuille d'Avis*, si je ne me trompe, et d'autres journaux encore, ont parlé dernièrement d'expériences faites par un savant, desquelles il résulterait que l'odorat de l'homme est deux fois plus fin que celui de la femme. Et après divers détails à ce sujet, on ajoutait :

« En matière de *goût*, les hommes paraissent généralement mieux partagés que les femmes. C'est même ce qui fait de l'art culinaire, dans ses plus hautes parties, le monopole toujours incontesté du sexe fort. On voit rarement les femmes se connaître réellement en vins. Du reste, le mot *gourmet* n'a pas de féminin. »

Eh bien, dans cette question de nez, veuillez me faire le plaisir d'accueillir ma protestation.

Je suis femme et je connais les femmes. Jamais elles ne consentiront à reconnaître qu'elles ont l'odorat moins fin que le vôtre. Elles le reconnaîtront d'autant moins qu'elles ont des nez qui, par l'élégance de leur structure, la mobilité de leur ailes, le retroussis de leur pointe, la coquetterie de leur forme, sont infiniment supérieurs aux vilaines trompettes dont la nature a si malheureusement pourvu l'homme.

Comment admettre que de petits instruments si

délicatement travaillés, polis, contournés, choyés par la nature, n'aient été mis en leur place que pour la parure et l'ornement du visage, et qu'ils soient impropres à remplir ces subtiles fonctions de l'odorat qu'ils symbolisent avec tant de grâce et d'esprit !

Oui, le nez féminin plaide lui-même sa cause, avec bien plus d'éloquence que ne saurait le faire n'importe quel avocat.

Et tenez, même les longs nez, qui sont si disgracieux chez l'homme, offrent un charme tout particulier chez la femme. L'anecdote suivante le prouve suffisamment :

Madame de Villette, mère du marquis de Villette, l'ami de Voltaire, avait le nez dépassant de beaucoup la mesure ordinaire, au point qu'elle faisait elle-même des plaisanteries sur ce trait trop marquant de son visage. Son amie, la belle M^{me} de Contades, remarquable, au contraire, par la pure régularité de son nez grec, souffrait de lui voir un nez si long, et, pour la consoler de ce malheur, lui parlait sans cesse de la petitesse de ses pieds et de ses mains, dont elle fit un jour l'éloge en présence du président de Périgny, qui ajouta : « Ce n'est point du tout là ce qui me charme dans madame de Villette, ce que j'aime le mieux en elle, c'est son nez. » Tout le monde s'étonna de l'incartade du président, et madame de Contades frémit... « Oui, continua M. de Périgny, son nez ! Il est de si bonne amitié, si prévenant ! Il me fait toujours des avances, tandis que ses mains et ses pieds me repoussent. Puis, quand elle cause, ce nez, qui d'ailleurs n'est pas gros, mais seulement long, prend une expression si fine et si spirituelle... J'ai entendu bien des harangues dans ma vie, mais je n'ai jamais vu, à personne, un nez qui prit autant de part aux choses qu'on disait... Pour tout dire, madame de Villette a le nez éloquent. »

Tout le monde battit des mains à ce panégyrique débité avec feu, et qui consola madame de Contades du grand nez de son amie, dont elle s'était jusque là sincèrement affligée.

Dans cette question, et comme on l'a dit plus haut, l'homme nous est peut-être supérieur sur un point, celui des vins ; mais s'il les connaît mieux que la femme, ce n'est point grâce à la délicatesse de son odorat, de son goût, mais à la grande habitude qu'il a de mettre le nez dans le verre.

Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, les salutations d'une de vos anciennes abonnées.

B. V.

Le moment approche où de jolies corbeilles remplies de **champignons comestibles**, s'étaleront sur nos marchés ; la *chanterelle*, si connue de tous, le *bolet*, au large chapeau couleur café au lait, la *chevrette jaune*, aux rameaux découpés et frisés, le *pied de mouton*, etc, y attireront bientôt les regards des gourmets. En effet, le champignon est un mets excellent, d'une grande valeur nutritive, et parfois très bon marché, et dont il serait regrettable de ne pas profiter. Cependant de nombreuses personnes encore s'en privent, crainte de tomber sur des espèces vénéneuses.

Les divers moyens pratiques, généralement indiqués pour les reconnaître, comme l'épreuve de la cuiller d'ar-